

Science de l'homme Payot



Sandor Ferenczi
Psychanalyse IV
Œuvres complètes
1927-1933

Traduit par l'équipe de traduction du Coq Héron
(J. Dupont, S. Hommel, F. Samson, P. Sabourin, B. This)
Préface du Dr Pierre Sabourin
Introduction du Dr Michaël Balint



PRÉFACE

VIZIR SECRET ET TÊTE DE TURC

par le Dr. Pierre SABOURIN

Ces nouvelles traductions à partir de la langue allemande des grands textes de Ferenczi, introuvables depuis longtemps, sont ici associés à des Fragments et projets de textes posthumes, Notes quotidiennes des dernières années de sa vie, dont la veine apparaît comparable à celle de son Journal. Celui-ci, écrit pendant l'année 1932, viendra révéler toute sa consistance de document dans une publication future, en complément de la correspondance avec Freud et des lettres circulaires du Comité Secret.

L'interdit de publication qui frappe ces lettres démontre assez que la lumière qu'elles jetteraient sur les origines de la psychanalyse est encore beaucoup trop violente. Pour l'instant, plus de quarante-cinq ans après sa mort, ce tome IV apparaît comme un contrepoids aux effets hypnotiques des théorisations, et, plus encore que les trois volumes précédents, comme un contrepoids nécessaire aux mythes de naissance dont la psychanalyse s'enveloppe. Souhaitons qu'il prenne une valeur d'antidote pour tous ceux de ses lecteurs qui ne sont pas allergiques aux courants d'air de l'histoire.

En effet, si Ferenczi n'est jamais oublié dans la littérature analytique — référence oblige —, il reste habituellement méconnu et souvent désavoué comme dans son pays d'origine, la Hongrie, où, pour le centième anniversaire de sa naissance, en 1973, on le reconnaît comme fondateur mais avec une ambivalence certaine (voir Judith Dupont, Coq Héron N° 54). Quant à la dernière période de sa vie (1927-33), dont témoignent ces textes-ci, elle a déjà entraîné plus d'un diagnostic fantaisiste en surenchère des opinions de Jones. Celui-ci insistait en effet, sur une soi-disant « hypocondrie », ironisait sur des « démons cachés » qui auraient eu raison de sa santé, sans apprécier à sa juste valeur l'influence de la maladie dont il souffrait depuis

plusieurs années : syndrome neuro-antémétique d'une maladie de Biermer (affection très douloureuse et très peu curable avant la découverte de la vitamine B12), dont il devait mourir le 24 mai 1933, par le fait d'une complication dite myélite ascendante.

Seuls des psychanalystes comme Hermann, Balint et Granoff ont su, en leur temps, rectifier cette interprétation tendancieuse de Jones, et rendre à Ferenczi la place fondatrice qui lui revient aux côtés de Freud, dans tous les domaines délicats où la psychanalyse est encore aujourd'hui en question.

En ce tournant des années trente, après de multiples divergences et déviations, la psychanalyse était toujours dans un rapport au théorique très conflictuel mais qui, pour Ferenczi, passait APRÈS les questions de la pratique. Ses textes en donnent témoignage d'autant plus qu'il était analyste aussi avec des psychotiques; c'est l'évidence même à la lecture de son Journal comme dans plusieurs textes présentés ici où l'on peut constater que les patients qu'il analyse sont souvent aux limites de la dissociation et de la paranoïa, bien plus malades que les classiques « bonnes indications » de la cure, et dont il ne craignait pas de s'occuper.

Ceci est un des points sensibles pour saisir la malveillance du mouvement psychanalytique international à son égard, mouvement au sein duquel il a été désigné par Jones comme le fou de Freud. Après avoir été l'intime « paladin » de Freud et son « grand vizir » trop « secret » pendant vingt ans, il est devenu, malgré lui, victime de sa créativité et de son style, la tête de turc de tous les conformismes post-freudiens.

Il est bien vrai que, par son enthousiasme, Ferenczi ne s'embarrassait pas de faux-fuyants pour contredire ou argumenter Freud, qui d'ailleurs souvent lui demandait le secret sur des sujets délicats; il savait aussi remettre à sa place sa propre élève Mélanie Klein, quand elle lui demandait : « Comment enseigner le symbolisme aux enfants ? » — « C'est vous qui avez tout à apprendre d'eux »... répondait-il.

Sur le plan de la pratique, les textes présentés ici sont d'une grande richesse pour saisir un certain nombre de ses élaborations techniques; par exemple :

— que la relaxation est un principe de l'analyse et non pas une manipulation,

— que la technique active s'adresse aux névroses de caractère et ne constitue pas une déviation de règles supposées universelles,

— que l'analyse en état de transe permet un travail dans certains moments régressifs, ce qui est indispensable dans des analyses difficiles,

— que l'insistance de l'analyste dans un « jeu de questions et de réponses » permet une meilleure approche de quelques vérités insoup-

onnées, à qui ne sépare pas les techniques d'analyse d'adulte et d'analyse d'enfant;

— enfin Ferenczi aimait à travailler avec les composantes propres de sa personnalité : disponibilité, souplesse, autocritique; il en élabore même la valeur thérapeutique comme « élasticité technique » et comme tact.

Un même foisonnement d'idées va se retrouver dans les créations théoriques de Ferenczi grâce à des notions très simples, donc très précieuses, qui apparaissent aujourd'hui étonnamment modernes.

1) L'enfant non-désiré, mal accueilli par son milieu naturel, ou trop bien accueilli et ensuite délaissé (das unwillkommene Kind), qui va être pour Ferenczi l'occasion de dégorger la notion de « névrose de frustration » par l'effet d'une majoration des pulsions de mort de l'enfant. Dans ce cas, l'enfant, dès son plus jeune âge, devient le lieu de passage électif du sadisme inconscient de ses parents, et ses pulsions de mort vont varier en quantité suivant l'insistance du désir de l'autre.

Avec cette notion datant de 1929, Ferenczi anticipe sur la conception du « désir comme désir de l'autre », développée par Lacan, et sur « l'effort pour rendre l'autre fou » de Harold Searles.

2) La confusion des langues entre adultes et enfants (Sprachverwirrung), titre d'un de ses grands articles où il va jouer sa réputation en soutenant que la tendresse et la sensualité de l'enfant se heurtent parfois à des réponses de l'adulte faites de mouvements passionnels et d'érotisme séducteur, ou pervers. Il y développe entre autres les notions d'« identification à l'agresseur » et d'« introjection du sentiment de culpabilité de l'adulte », toutes deux notions cruciales pour saisir le phénomène traumatique quand l'enfant, « déjà clivé, à la fois innocent et coupable, a perdu confiance dans le témoignage de ses sens ».

3) La fragmentation de la personnalité (Zersplitterung), dont le clivage n'est qu'un cas particulier, conséquence elle aussi de la haine et du « terrorisme de la souffrance », concept qui annonce déjà les développements de Winnicott sur la « capacité d'être seul », ainsi que les travaux de Pankow sur l'image du corps dans les psychoses.

4) Enfin, la notion de fonction traumatolytique du rêve, si utile pour comprendre les rêves à répétition, à l'origine idée de Freud, développée par Ferenczi et reprise par Freud en 1931, dans la première de ses Nouvelles Conférences; c'est le lieu privilégié des répétitions de traumatismes « jusque-là ignorés des patients eux-mêmes », que Ferenczi rattache à leur culpabilité incorporée; notion éclaircie en France par Nicolas Abraham et Maria Torok.

Ainsi, avec le concept d'introjection, promu grâce à lui dans la théorie la plus classique, Ferenczi centre sa réflexion autour des effets pathogènes de ce qu'il appelle la commotion psychique. Ce sera la

ligne directrice de sa recherche, comprise par Freud lui-même, mais en avance sur son époque « d'au moins quinze à vingt-cinq ans », comme l'a écrit Michaël Balint.

Pour un lecteur d'aujourd'hui, curieuse des origines et des impasses de l'analyse, cet édifice théorico-clinique s'organise autour de la séduction et de ses effets pathogènes.

Mais tout un malentendu persiste à ce propos.

Pour tenter de l'éclairer, ainsi que la question de la brouille entre Freud et Ferenczi qui lui est liée, il serait utile de reprendre certains moments d'équivoques théoriques; par exemple dans les Trois Essais, texte freudien si souvent remanié, sauf en sa conclusion qui demeure inchangée où l'on peut lire que :

« les influences extérieures de la séduction peuvent interrompre ou supprimer la phase de latence et que la pulsion sexuelle de l'enfant se révèle alors(*) perverse polymorphe ».

D'autre part, dans certaines lettres à Fliess, cavalières par la descendance officielle de Freud, Max Schur a révélé des détails qui aident à saisir l'ampleur du conflit de Freud à ce propos. Contrairement à ses successeurs, Freud n'a jamais tranché par des opinions définitives pour ou contre une théorie de la séduction. Ce radicalisme-là est un effet d'optique lié à certains moments polémiques dans les écrits de Freud. En voici l'origine :

Avant 1897, Freud avait construit un instrument théorique très subtil, la « formule étiologique des névroses », avec trois niveaux de causalité : l'hérédité, les causes concurrentes, et les causes spécifiques, c'est-à-dire les séductions actives par un adulte dans l'enfance, avec effet après-coup du souvenir, constitutif du traumatisme en deux temps. Avec cette conception nouvelle il faisait mieux que Charcot, lequel, comme on sait, avait soutenu des positions très dogmatiques. Exemple cité par Ferenczi en français, à propos d'un enfant :

— La mère : « Tout cela vient de ce qu'on lui a fait peur... »

— Charcot : « Je ne vous demande pas cela; c'est toujours la même chose. Il semble qu'il y ait toujours chez les parents un instinct qui les pousse à mettre ces faits singuliers sur le compte d'une cause fortuite, à se soustraire à l'idée de fatalité héréditaire... »

Pour sortir de cette « fatalité » et de ce curieux « instinct », Freud essaye toute une série d'hypothèses. Mais la question est toujours là : comment telle conduite perverse d'un adulte va-t-elle entrainer, par un éveil sexuel prématuré de l'enfant, telle psychonévrose de défense? Et

(*) Je crois utile de souligner.

Ferenczi n'élimine pas les réponses, même si elles sont des atteintes à la morale traditionnelle et, au contraire, il y insiste spécifiquement par son travail sur les traumatismes précoces oubliés.

Pour comprendre les conséquences de ce conflit, il faut revenir un instant sur l'enjeu de ce concept de séduction tel qu'il se jouait entre Freud et Fliess d'abord, Freud et Ferenczi ensuite. Pour ces auteurs de langue allemande, c'est toujours le sens étymologique, donc le sens actif du mot *Verführung* qui est utilisé, soit : séduction comme dévoiement, détournement, en l'occurrence détournement du désir de l'enfant par l'adulte, et non pas séduction prise au sens passif, comme c'est le cas en français, séduction comme charme ou attribut de la personne qui vise à être l'objet du désir d'autrui, ni séduction comme fantôme (originnaire ou non), ni encore moins « séduction comme destin » (Baudrillard, 1979).

Pour édifier avec Fliess la « psychologie de l'avenir » et bâtir la « coordination psychophysiologique » tant souhaitée, Freud n'avait que les élaborations scientifiques ou supposées telles de son « cher sorcier », de son « seul public », comme il le lui écrivit un jour : « pour installer ma colonne sur ton socle, mais j'ai l'impression de ne pas devoir écrire là-dessus »...

Cette grande illusion de Freud ira jusqu'à l'ultime tentative de faire coïncider les dates de séduction des patients avec les fameuses dates périodiques dont Fliess se servait pour tout expliquer par « l'infaillibilité des chiffres »...

Mais, à la parution du livre de Fliess (1897), rien ne va plus, trop de révélations sont inacceptables pour Freud, par exemple celle-ci :

« Le sexe de l'enfant ne pourrait-il être déterminé par la mère en ce sens qu'il dépendrait du type de période masculine ou féminine qui atteindrait après fécondation(*) l'œuf fécondé? »...

Ce fut trop pour la rigueur de pensée de Freud. Avant de se résoudre à sa recherche solitaire, il lui fallait renoncer à cette recherche mutuelle désormais impossible, qu'il désigne, alors seulement, de ce curieux nom latin : « Je ne crois plus à ma *neurotica*... » Il n'abandonne donc pas tant la théorie de la séduction qu'il se trouve abandonné par Fliess puis attaqué par lui sur une question de priorité à propos de l'idée de bisexualité.

Freud sacrifie son grand projet de collaboration, renie partiellement ses constatations précédentes, gardant encore longtemps l'image d'un Fliess-Idéal, incapable par exemple d'aucune faute professionnelle, malgré l'évidence du contraire comme l'expose Max Schur dans « L'affaire Emma ».

(*) Souligné par nous.

Ce grand travail psychique de Freud, double deuil, puisque c'est l'année de la mort de son père, réussite de Freud là où le paranoïaque Fliess a échoué, va lui permettre de résoudre l'épisode dépressif qu'il vit à ce moment-là, et dont il rend compte à Ferenczi en ces termes en 1913 :

« J'ai été très ému par votre lettre mélancolique tout d'abord parce qu'elle m'a rappelé mon quarantième anniversaire depuis lequel j'ai changé de peau plusieurs fois, ce qui arrive tous les sept ans comme nous le savons.

A ce moment, 1896, j'étais au sommet de l'abandon, j'avais perdu tous mes anciens amis, et je n'en avais pas encore acquis de nouveaux; personnellement ne se souciait de moi et je n'étais soutenu que par mon entêtement et le début de l'interprétation des rêves. Or, quand je vous considère, je ne puis m'empêcher de vous trouver plus heureux sous bien des rapports, même si les compliments ne sont pas plus éclatants. Vous vous trouvez fermement établi, la voie est libre devant vous, vous êtes hautement apprécié d'un cercle particulièrement choisi d'amis, dont vous êtes destiné à devenir le chef... »

Au-delà de cette amertume de Freud au souvenir de sa quarantaine, quand il était au « sommet de l'abandon », nous pouvons mieux comprendre les conséquences pour l'avenir de la théorie de cet abandon par Fliess de la cause de Freud.

Les justifications qu'il donne à Fliess de son changement d'optique à propos des séductions par les pères, amorcent la fin du Freud sous influence, mais elles amorcent aussi les ruptures répétitives avec ses amis les plus intimes : Jung précisément en 1913, puis Ferenczi en 1931-32, quand Freud développait sa critique où il considère Ferenczi comme le parrain (godfather) () des débordements d'affection maternelle qui pourraient entraîner les jeunes analystes dans une voie critiquable...*

C'est donc en apparence sur la technique que Freud prend de la distance avec Ferenczi mais, si l'on y regarde de plus près, en fait, il semble plutôt s'agir de la qualité exceptionnelle d'assistance que Ferenczi avait pour ses patients et dont Freud n'était pas toujours à même de soutenir l'enjeu.

C'est la question cruciale du transfert maternel sur l'analyste que Ferenczi ne pouvait ni ne voulait plus méconnaître, lieu de contradictions très nettes chez Freud, apparence de clichés théoriques, qui sont plutôt des oscillations suivant les moments de son travail :

— parfois la vérité historique s'enlise, comme dans son grand travail sur la paranoïa, où Freud s'intéresse plus au mécanisme qu'à la cause, et laisse dans l'ombre la persécution sadique et séductrice du

(*) Mot anglais dans le texte allemand de FREUD, traduit en français par le contresens « Dieu le Père » (JONES, Tome III, p. 188).

père du Président Schreiber, le redoutable Dr. Daniel Gottlieb (voir Niederland, Schreiber Père et Fils).

— à d'autres moments, Freud retrouve l'évidence de ses constatations cliniques, comme par exemple en 1924 quand il confirme que : « La séduction a conservé une certaine importance étologique, et aujourd'hui encore je considère comme valable un certain nombre de développements présentés ici... »

Et il n'est pas question dans ce texte (« Autres remarques sur les psychonévroses de défense ») de la séduction comme fantasme ni de la séduction comme mascarade, mais il s'agit par contre de la séduction comme acte de détournement, acte concret, trivial, entre un adulte et un enfant. C'est là que Ferenczi a tant insisté sur ces séductions qui sont des viols ou des équivalents, dont l'effet certain d'initiation sexuelle cache bien mal les destructions psychiques sous-jacentes.

On retrouve ce même thème développé par Anna Freud dans son livre Le normal et le pathologique chez l'enfant, et que Freud alors cautionne largement ; d'où l'on pourrait déduire que c'est le transfert maternel en tant qu'il est soutenu par un homme que Freud supportait si mal. Il en parle à son élève Hilda Doolittle en ce qui le concerne, deux mois avant la mort de Ferenczi :

« Je n'aime pas être la mère dans un transfert cela me surprend et me choque toujours un peu, je me sens tellement masculin... »

Ainsi, toute la déception de Ferenczi face aux surdités de Freud apparaît aujourd'hui comme l'exemple illustre du conflit, depuis lors souvent répété, entre le psychanalyste qui soigne et le psychanalyste qui gouverne.

Freud a donc préféré se séparer de ses amis plutôt que de ses idées, surtout quand tel d'entre eux bousculait son autorité comme Jung, ne suivait pas ses conseils comme Rank ou se permettait une indépendance de pensée comme Ferenczi.

C'est pourtant Ferenczi qui a su désigner le plus nettement ce double langage dans lequel peut être emprisonnée une enfance : langage de la tendresse, langage de la passion, c'est-à-dire de l'emportement passionnel des adultes.

C'est là qu'il a su repérer les traumatismes précoces liés à des actes pervers génitaux, résultats d'« hypnose par intimidation », dite par Ferenczi « hypnose paternelle », où l'on peut constater que le complexe d'Œdipe de l'enfant n'exclut pas les violences homo-ou hétérosexuelles souvent intrafamiliales.

Il a repéré également les traumatismes qui doivent se comprendre comme des détournements de la libido de l'enfant et qui concernent

son alimentation, sa défécation, ou tout autre apprentissage : double contrainte subtilement entretenue par la mère, résultat d'« hypnose par insinuation » dite par Ferenczi « hypnose maternelle », où l'on peut voir bien souvent que l'importance de l'Œdipe chez l'enfant n'exclut pas les perversions agies de la fonction maternelle.

C'est dire l'importance de la confusion des lois entre adulte et enfant, occasion si fréquente de scellés sur la bouche d'un sujet ou de sceaux sur son corps, où l'autopunition se répète dans ses conduites et son transfert, toute mémoire depuis longtemps éclatée, sans souvenir-écran, ni souvenir refoulé.

Les traumatismes étant le plus souvent passés en actes et en images, c'est-à-dire en hallucinations, plutôt que verbalisés; le fantasme inconscient — souvent persécutoire — gardant toute sa valeur directrice, d'être cicatrisation du trauma : le mot est de Freud : Narbenbildung, dans une lettre inédite à Ferenczi en 1930.

Ferenczi va jusqu'à cette affirmation qui me paraît fondamentale à savoir que c'est :

« LE DÉSAVEU PAR LA MÈRE DE CE QUI A PU SE PASSER QUI REND LE TRAUMATISME PATHOGÈNE. »

Ainsi pourrait-on proposer la formulation suivante, à la suite des multiples développements de Ferenczi à ce propos :

LE DÉSAVEU PAR LA MÈRE COMME DYSFONCTION DE LA PAROLE EST AGENT TRAUMATIQUE EN REDOUBLEMENT DES INITIATIONS PRÉCOCES, QUI SONT DES DYSFONCTIONS DE LA LIBIDO DE L'ENFANT.

Tout ceci s'étaye d'une pratique de l'analyse où l'on retrouve :

— des menaces de mort souvent incestueuses avec chantage de l'adulte sur l'enfant et propositions érotiques non-équivoques, où est agie la double contrainte par ces « professeurs de sexualité » du premier âge.

— des blessures symboliques par privation d'amour, substitut moderne d'infanticide ou conséquence d'un avortement raté.

Ces notions sont si fréquentes dans la clinique psychanalytique que le sens du travail de Ferenczi prend de nos jours une valeur croissante. Récemment vient d'être dédié au « nourrisson savant » cher à Ferenczi un Manuel à l'usage des enfants qui ont des parents difficiles, lequel poursuit l'interrogation de Ferenczi sur « l'adaptation de la famille à l'enfant ».

D'autres textes de Ferenczi recueillis dans ce volume apparaissent au cœur de l'actualité :

« La formation du psychanalyste »,

« La thérapie du caractère »,

« La fin de l'analyse ».

Ainsi d'ailleurs que des textes très courts mais très précis dans des domaines toujours peu fréquentés :

« La technique du silence »,
« La discipline du Yoga »,
ou « L'initiative des patients ».

Mais au centre des préoccupations de Ferenczi nous avons vu que ce sont les traumatismes psychiques qui reviennent avec insistance. Ce qu'il appelle « l'hypocrisie analytique » venant parfois redoubler le traumatisme infantile, confirmant le sujet dans la culpabilité qui l'habite, comme une hypnose supplémentaire qu'on pourrait désigner comme hypnose psychanalytique, qui morcelle son image du corps et entrave sa capacité de choisir.

La lecture de ces textes-ci, au-delà du plaisir à découvrir cette écriture si déliée et attentive, devrait permettre de rééquilibrer les fondements élémentaires de la pratique et de ne pas tomber dans le culte de la mort de l'analyse.

Enfin, aux limites des possibilités d'écoute, ce qu'il appelle dans son Journal « analyse mutuelle » est certainement la tentative la plus franche qui ait jamais été transcrite pour que l'aveu fait au patient de la sensibilité de l'analyste soit encore un acte de parole, témoignage des résistances de l'analyste, de ses limites, voire de sa faillibilité. Puisse nous en prendre la mesure, grâce à son humour et sa clairvoyance, pour nous affranchir de ce qui rend la psychanalyse malade d'elle-même, sans fausse honte par rapport à la vérité de l'histoire, réinventant théorie et pratique, comme Ferenczi nous démontre que, de son temps, c'était encore possible.

P. S.

NOTE DES TRADUCTEURS

Ce tome IV est le dernier tome des Œuvres Complètes de Sándor Ferenczi. En effet, son Journal tenu pendant l'année 1932, qui n'est pas encore traduit, mérite une place à part.

La traduction de ces quatre volumes a demandé un temps considérable : 14 ans ! Trois équipes de traduction se sont succédées, avec un seul membre permanent pour faire le lien entre elles. Il n'est donc pas étonnant que la technique de traduction ait évolué au cours de cette période. Chaque traducteur y a apporté ses principes et ses talents, veillant à ce qui lui paraissait le plus important. Ainsi, l'un d'entre nous s'est plus particulièrement attaché au respect de l'esprit général de l'œuvre, notamment lorsqu'il s'agissait de passages plus obscurs. Un autre s'est préoccupé de la fidélité au texte, prenant en considération non seulement le sens, mais aussi le choix des mots, qui devaient être aussi proches que possible des termes allemands, quant au sens, à l'étymologie, à la résonance affective, voire à leur place dans la phrase. Cela n'a pas toujours été sans peine, étant donné la différence d'esprit profonde entre les deux langues. Des mots très courants nécessitent en français des approximations et des périphrases qui, de plus, varient selon le contexte et l'usage traditionnel dans les ouvrages psychanalytiques. Un autre membre de l'équipe a veillé à ce que l'effort de fidélité ne nous entraîne pas à des incorrections dans l'usage du français.

Dans l'ensemble, nous pourrions dire que depuis les tâtonnements techniques sensibles dans la traduction du tome I, nous avons évolué dans les tomes II et III vers un texte français plus « coulant », mais dans le tome IV nous revenons à une fidélité plus minutieuse : l'équipe de traduction du Coq-Héron étant constituée d'analystes faisant partie de sociétés, groupes, écoles analytiques d'orientation différente, nous avons — parfois longuement — discuté des mérites et inconvénients de certains mots ou de certaines tournures de phrase. C'est la première fois, nous semble-t-il, que la pensée d'un analyste est étudiée de cette façon, traduite par un collectif d'analystes acceptant, phrase par phrase, de confronter (et respecter) leurs différences à partir d'un texte qu'ils veulent comprendre ensemble, et le mieux possible.

L'Équipe de traduction du Coq-Héron.

L'ADAPTATION DE LA FAMILLE A L'ENFANT

Le titre que j'ai donné à cet exposé est quelque peu inhabituel, car généralement nous nous occupons uniquement de l'adaptation de l'enfant à la famille, *non de celle de la famille à l'enfant*. Mais justement nos recherches psychanalytiques nous ont montré que le premier pas vers l'adaptation devait venir de nous, et nous faisons sans aucun doute le premier pas dans ce sens quand nous comprenons l'enfant. On reproche souvent à la psychanalyse de trop s'occuper de matériel primitif et pathologique ; c'est vrai, mais l'étude des anormaux nous aide à acquérir des connaissances que nous pouvons appliquer avec grand profit pour les gens normaux. De même nous n'aurions pas tant progressé dans la connaissance de la physiologie du cerveau sans l'étude des processus en cause dans les cas de troubles fonctionnels. Par l'étude des névrosés et des psychotiques, la psychanalyse montre comment différentes zones, ou strates, ou modes de fonctionnement, se dissimulent sous la surface normale. En observant les primitifs et les enfants, nous trouvons des traits devenus invisibles chez les hommes d'une civilisation plus évoluée. En fait, nous sommes redevables aux enfants de la lumière qu'ils ont permis de jeter sur la psychologie, et la manière la plus conséquente de payer cette dette (aussi bien dans leur intérêt que dans le nôtre), c'est de nous efforcer de mieux les comprendre par nos études psychanalytiques.

Je dois reconnaître que nous ne sommes pas encore en mesure de cerner exactement la valeur éducative de la psychanalyse, ni non plus de donner des directives pratiques concernant l'éducation. Car la psychanalyse, qui ne donne des conseils qu'avec grande prudence,

Exposé fait à Londres le 13 juin 1927, à la séance commune des sections de médecine et de pédagogie de la Société Britannique de Psychologie.